

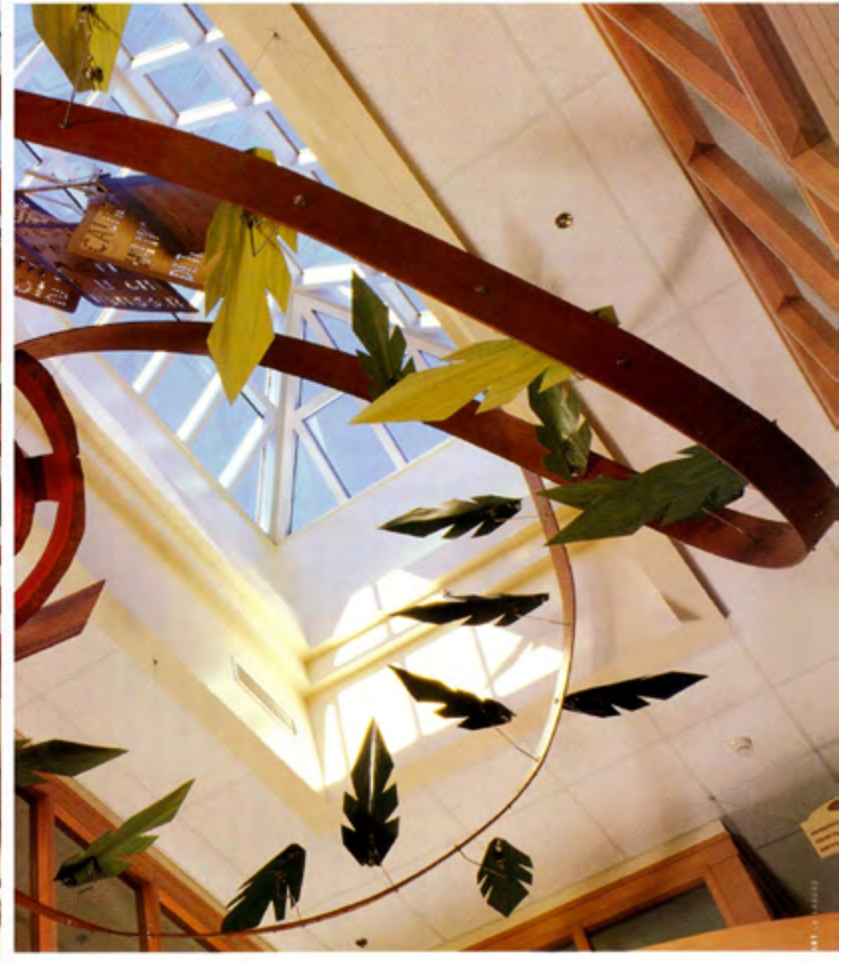
*De sel et d'espace*  
SYLVAIN RIVIÈRE

L'air que je respire  
Ressoudu des branchies de mon âme  
M'est de sel et d'espace  
De partance et d'incertitude  
Imperceptible présence  
Blottie au cœur des survivances  
Quotidienne et grégaire  
Elle remonte de moi  
Comme un puits sans fond  
Ragorner du ventre de la terre  
Avec en elle ce qu'elle porte de mystère  
Vivifiante poésie  
Où s'abreuve sans cesse et toujours  
Mes amours et mes deuils  
En un même linceul  
Quand sur moi se referme ses bras  
Chuchotant à l'oreille du dire  
Qu'il faut laisser le temps venir  
Désespérément à soi  
Pareil au berger invisible  
Rentrant ses moutons du large  
Entre la mer et l'écume  
À peine le temps de refaire surface  
De se survivre  
Entre deux respirations éternelles  
Comme pour mieux replonger au ventre de soi  
Entre le verbe et le patois  
Où tout reste encore à dire  
À taire, à faire et à nommer  
À deux doigts d'avoir été  
Celui qu'on aurait voulu  
Sans s'être assez regardé  
Avec les yeux des autres  
Pour tirer de l'eau d'une pierre  
Fendue entre printemps et hiver  
Dégel et sueur d'Équateur  
Revenant battre à ses tempes  
D'entre le pire et le meilleur  
Quand il fait chaud de volupté  
À même les plis du désir

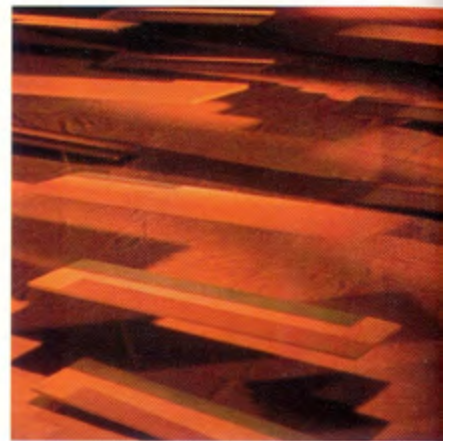
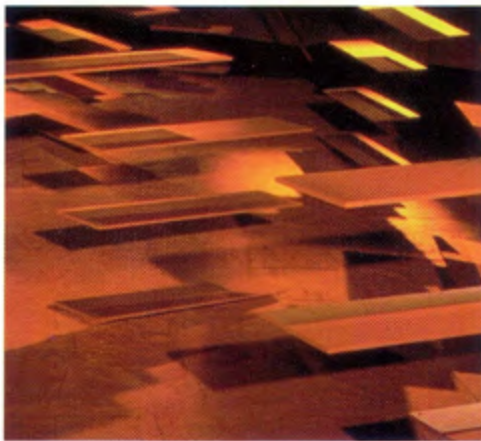
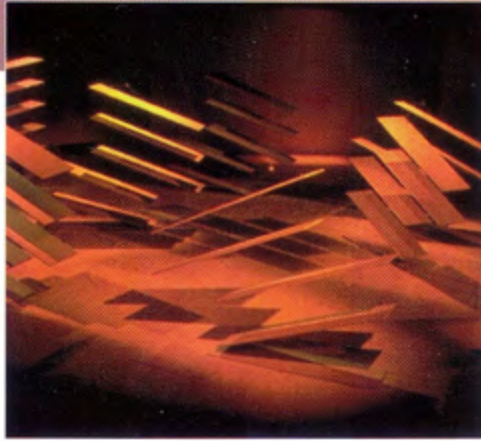
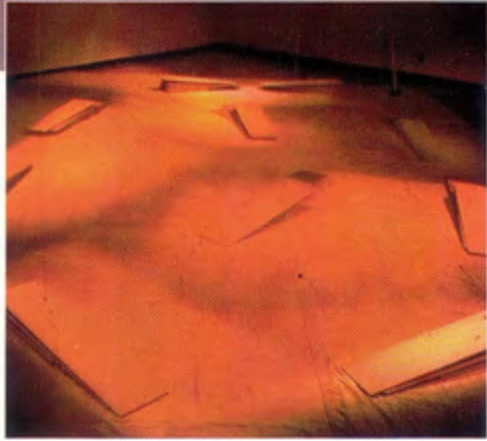
Où je n'en finis plus de revenir  
Défaire le lit déserté  
De ta patience inachevée  
D'entre quenouille et fuseau  
Nœuds enchevêtrés  
D'ombilicalité retrouvée  
Coupée avec les dents en un frisson  
Que je ne saurais taire  
Attiédie de volupté  
En allée avec toi  
En pays d'où l'on ne revient pas  
Décocher du carquois  
La flèche de sable  
Des barachois gorgés de laitance  
Appelant à la vie rêvée  
Dont la réalité dégorge les affluents  
D'entre montant et descendant  
Ventre creux et sens rebondis

L'air qui me prend par la main  
La taille et le cœur  
En des chemins d'ailleurs  
Où dérive ma faim  
Je le porte à mon flanc ébaroui  
Telle une courtisane d'auparavant  
Noble et fière  
Comme la survie  
Par laquelle la parole me vient  
Quand du silence ne reste  
Que la patience du geste  
Devinaille devinant  
La désarmante liberté  
Ensilenciée de vérités  
Empoumonnée de dignité  
Redonnant à boire à l'espoir  
Par fine goulée  
À creux de paume  
Par delà les joueries du vent sur la mer  
Chevauchant planétaire immortalité...

JORRLE MOROSOLI, *A-burmeses*, 2000, sculpture suspendue, bois, structure, pivots, mécanique et moteurs. 8,40 x 6,5 x 3,8 m. Photo: Michel Dubreuil







JOËLLE MOROSOLI, *Cité engloutie*, 1993,  
toile, gatorfoam, moteur, 9 x 6 x 3 m.  
Photo : Nabil Zaccour